

Infox, Fake News et « Nouvelles fauses » : perspectives historiques (XVe – XXe siècles). Introduction

Vincent Masse et Vittorio Frigerio

Numéro 118, printemps 2021

Infox, Fake News et « Nouvelles fauses » : perspectives historiques
(XVe – XXe siècles)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081080ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081080ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Masse, V. & Frigerio, V. (2021). Infox, Fake News et « Nouvelles fauses » : perspectives historiques (XVe – XXe siècles). Introduction. *Dalhousie French Studies*, (118), 3–14. <https://doi.org/10.7202/1081080ar>

Infox, *Fake News* et « Nouvelles faulses » : perspectives historiques (XV^e – XX^e siècles)

Introduction

Vincent Masse & Vittorio Frigerio

En 1537 déjà, *La Prognostication des prognostications* de Bonaventure des Périers dénonçait l'engouement pour les « nouveutez nouvelles » dont souffrait un monde désormais « affamé de Nouvelles », cherchant à en dévorer constamment, n'importe lesquelles, toujours davantage, goûtées minimalement (« Tu ne les fais que taster ung petit, / Puis tout soudain tu en pers l'appetit »), jetées rapidement (« Et celles là qu'as eues ce matin, / Sont ja autant vieilles qu'un vieil patin »), sitôt remplacées (« Te repaissant des neufves amassées, / Sans plus penser aux vieilles ja passées »), avec une insatiabilité qui attire, qui se repait tout particulièrement des nouvelles « faulses et meschantes » :

Et tant tu es les Nouvelles leschant,
Que tu prens tout, le bon, et le meschant :
Car bien souvent les faulses et meschantes
Sont celles là pour lesquelles plus chantes.

« Tu vas », accuse des Périers, s'adressant – semble-t-il – à un monde transformé par ce nouveau média qu'était alors l'imprimerie, « tu cours ça et là, par ces rues, en mengeant [les nouvelles], et [en les] rongeaunt toutes crues ». Que faire, cependant, lorsque par indigence de nouvelles, même en les quémendant à gauche et à droite, on n'en trouve pourtant aucune à se mettre sous la dent ? Eh bien, il suffit alors de les *faire*, de les inventer soi-même :

Mais s'il advient, que quelque diligence
Qu'en ayes faict, nul de ton indigence
N'ayt prins pitié, et que la tienne queste
N'ayt proffité en demande ou requeste:
Tu es bien tel, et de telle nature,
Qu'incontinent en fais à l'aventure.
Puis en garnis les sacz des souffreteux,
Les autres Gueux, qui en sont disetteux

Voilà nos « Nouvelles faulses » créées, disséminées, mais bientôt le menteur qui les colporte est pris à son propre piège et, envieux, finit par dévorer lui-même son appât :

Or en cecy fol es tu manifeste :
Car quand tu voys qu'ilz en font leur grand feste,
Ce non obstant que les ayes trouvées¹,
Tantost de toy sont bonnes approuvées,
Tu les reprens, tu les prises et notes,
A belles dentz avec eulx les grignotes,
En te saoulant de tes Nouvelles faulses,
Comme ung souillard cuisinier de ses saulses.²

1 C'est-à-dire inventées, élaborées.

2 des Périers (1537), édition Peach (1990).

On trouve une scène similaire – où l’insatiabilité pour la nouveauté se fait mère de son invention – au troisième dialogue du *Cymbalum mundi*, attribué au même des Périers et imprimé la même année. Les dieux mêmes, y apprend-on, souffrent d’une telle soif de nouveautés que Mercure en personne – qui dans les années 1530 n’est qu’un dieu, pas encore un journal périodique – n’arrive guère à en fournir suffisamment :

MERCURE. N’est ce pas pitié, soit que je vienne en terre, ou que je retourne aux cieulx, tousjours le monde, & les dieux me demandent, si j’ay, ou si je scay rien de nouveau. Il faudroit une mer de nouvelles, pour leur en pescher tous les jours de fresches. (36)

Pour satisfaire une telle demande, Mercure s’avoue qu’il faudrait qu’il les forge lui-même, ces nouvelles, et aussitôt se met à l’œuvre. Il invente (conçoit) le canular d’un cheval parlant, puis en trois mots magiques invente (crée) le cheval lui-même :

Je vous diray, à celle fin que le monde ayt de quoy en forger, & que j’en puisse porter la hault, je m’en voys faire tout à ceste heure, que ce cheval la parlera à son palefrenier, qui est dessus, pour veoir ce qu’il dira : ce sera quelque chose de nouveau à tout le moins. Gargabanado Phorbantas Sarmotogaros. O, qu’ay je fait? j’ay presque proferé tout hault les parolles qu’il fault dire pour faire parler les bestes.

La nouvelle inventée devient nouvelle vraie, « PHLEGON, LE CHEVAL », se met à parler, tout d’abord pour se plaindre de sa condition de cheval : « vous montez sur nous, vous nous picquez, vous nous battez [...], vous nous vendrez, vous nous tuez, vous nous mangez ». Ses interlocuteurs humains cependant l’entendent sans l’écouter, trop surpris, trop excités par le doigt proverbial pour voir la lune. Serait-ce, pour paraphraser Marshall McLuhan, que c’est le [nouveau] média lui-même qui en constitue le message ? L’un des personnages semble l’avouer à demi : « je suis tant estonné d’ouyr sortir parolles d’une telle bouche, que je n’entends point à ce qu’il dict. »

Cependant un nouveau renversement culbute, encore une fois, le vrai et le faux cul par-dessus tête : le cheval annonce à tous la vérité, jusqu’à présent tue, que son maître le maltraite, le bat, le laisse mourir de faim pour économiser. Cette nouvelle nouveauté, les humains l’entendent enfin, mais aussitôt son propriétaire la déclare fausse – « Pourquoi dict il donc ce qui n’est pas vray ? » – et se propose de la faire taire, c’est-à-dire de couper la gorge à Phlegon. Un autre personnage réagit : cette nouveauté (le cheval, à nouveau, plutôt que ses dires), il ne faut pas la tuer, mais au contraire la laisser parler, la répandre, la vendre, car « voyla un cheval qui vault cent millions d’escus » ! Peu importe ce qu’il dit, pourvu qu’il parle... Mercure, bien satisfait de l’effet produit, prédisant la suite, s’attend à lire tout cela – avec quelques faussetés en prime – bientôt chez un libraire :

MERCURE. Voyla desja quelque chose de nouveau pour le moins, je suis bien ayse qu’il y avoit belle compaignie de gens, dieux mercy, qui ont ouy et veu le cas. Le bruit en sera tantost par la ville, quelcun le mettra par escript, & par adventure qu’il y adjoudera du sien pour enrichir le compte. Je suis assureé que j’en trouveray tantost la copie à vendre vers ces libraires. (36-40)

Du monde que décrit/décrie des Périers au nôtre, les ressemblances sont frappantes. L’indigence pour la nouveauté n’a fait que s’approfondir, si l’on se fie aux médias : d’occasionnelle qu’elle était au XVI^e siècle, il faudra bientôt la nourrir périodiquement, chaque semaine à partir du XVII^e siècle, chaque jour de la fin du XVIII^e jusqu’à celle du XX^e, dorénavant chaque instant.

Décrier l’obsession des médias pour les mauvaises nouvelles est depuis longtemps un poncif ; décrier de même l’actuelle pandémie de fausses nouvelles l’est certainement

depuis le passage à la Maison Blanche de Donald J. Trump – lequel, selon une rumeur dont il est à l'origine, aurait d'ailleurs inventé le concept de *fake news*, voire le mot *fake* lui-même³. Autres échos, d'un siècle à l'autre : les accusations de fausseté, l'agressivité que suscitent les nouvelles que l'on n'aime pas⁴; la primauté de la nouveauté (et de sa valeur pécuniaire) sur la véracité, et l'entier détachement, l'une de l'autre, de ces deux qualités ; les paradoxes touchant à l'épistémologie ou la causalité : une nouvelle créée est-elle fausse ? Les événements qu'occasionne une fausse nouvelle ne sont-ils pas bien réels ? Le chapitre XXXVI d'*En 1900* (1878) du journaliste Pierre Véron, intitulé « Le magasin de fausses nouvelles », illustre éloquemment ce rapport de force prêtant aux mots un pouvoir sur les choses. Un magasin – dont l'enseigne indique « A la bonne foi » et « Nouvelles en tout genre » – propose à la vente des nouvelles classées en tiroirs :

- Morts subites de souverains.
- Grandes batailles (Victoires ou défaites.)
- Troubles à l'intérieur.
- Changements de ministère.
- Rumeurs relatives à des banqueroutes importantes.
- On-dit sinistres pour paralyser la réponse des primes.
- Etc., etc., etc.

On y débite une marchandise destinée à faire hausser ou baisser les prix :

— Comment ! monsieur ne trouve pas ce *bruit de révolution au Paraguay* assez vraisemblable !... Mais c'est ce qu'il se fait de mieux dans ce genre. Regardez un peu ce que vous marchandez... Il n'y a pas un mot dans la nouvelle qui ne porte un cachet saisissant de vérité. Vous aurez avec cela une baisse formidable sur les actions des *Mines à caoutchouc* !

Et vous, monsieur, que vous faut-il ?

Une nouvelle de hausse... Est-ce quelque chose de bien établi que vous désirez ?... Oui... Prenez-moi cela de confiance... C'est de la haute nouveauté... *L'annonce de la conclusion d'une paix définitive entre les Etats du Nord et les Etats du Sud de l'Amérique*... Plaît-il ?... Monsieur craint que cela ne soit pas assez vraisemblable ? Depuis cinquante ans qu'ils se battent pourtant !... Après cela, si vous préférez une nouvelle moins éclatante, mais plus solide... Nous avons des *Renseignements sur l'abondance des récoltes* qui ne peuvent manquer leur effet...

Alfred, passez-moi le tiroir aux bonnes récoltes[,] il doit en être sorti de l'atelier... (Véron 226-228)

Tout cela donne envie de seconder l'historien de la France d'Ancien Régime Robert Darnton, selon qui « on retrouve tout au long de l'Histoire l'équivalent des textes et tweets venimeux que l'on observe aujourd'hui » ; Darnton donnait les exemples des pasquinades au XVI^e siècle, des canards parisiens du XVII^e, de la presse à scandale londonienne et des

3 « “[O]ne of the greatest of all terms I’ve come up with, is ‘fake,’” Trump told Mike Huckabee in an interview for the two-time Republican presidential candidate’s new show on the Trinity Broadcasting Network. “I guess other people have used it perhaps over the years but I’ve never noticed it” ».
(<https://www.cnn.com/2017/10/08/politics/trump-huckabee-fake>)

4 En 1537 : « Par la morbieu vous mentez », dit Statius à Phlegon, « & si vous le voulez soutenir, je vous couperai la gorge » ; au XXI^e siècle, on renverra pour l'accusation à l'article de la note précédente (« Trump calls things “fake news” not because they are, in fact, fake, but rather because he doesn't agree with them or they paint him in a bad light »), et pour la violence, à l'assaut, le 6 janvier 2021, du Capitole à Washington.

gazettes françaises manuscrites et clandestines au XVIII^e⁵. Le médiéviste Jean-Luc Fray proposait quant à lui des exemples encore plus anciens « de rumeurs et de nouvelles erronées, voire intentionnellement faussées, dont la propagation et l'amplification se révèlent parfois historiquement performatives » (Fray 32) : la lettre apocryphe du Prêtre Jean au XII^e siècle par exemple, ou encore la « vraie “fausse nouvelle” » (un « faux en écriture, acte délibéré, calculé ») qu'est la (fausse) donation de Constantin, dont la célébrité fut par ailleurs largement postérieure – délicieux paradoxe – à sa déconstruction en 1440 par Lorenzo Valla⁶.

Mais l'équivalent, est-ce bien la même chose ? Peut-on parler d'une unité de fond de ces phénomènes, habillée à chaque fois des atours de son époque ? Certaines choses en effet ne changent guère, ou du moins certains questionnements permettent-ils de traverser les époques, de les éclairer l'une par l'autre. Marc Bloch, en 1921, opposait ainsi deux approches au phénomène des fausses nouvelles : l'attitude « romantique » d'une part, suivant laquelle, dans la formation de telles « légendes », « tout n'est que spontanéité et qu'inconscient », et d'autre part l'attitude « des philosophes du XVIII^e siècle », qui « aime[nt] à les considérer moins comme des fruits naturels de l'âme populaire que comme des fictions adroitement inventées par des hommes ingénieux, dans le dessein d'incliner à leurs vues l'opinion publique ou tout simplement [...] afin de lancer un commerce » (Bloch 27). Alessandro Manzoni, qui au XIX^e siècle reconstruisit les événements du XVII^e, identifiait dans les émeutes du pain milanaises le mécanisme habituel que l'on trouve à l'œuvre en pareils cas, lorsque les informations qu'on s'applique à faire circuler visent un effet précis, que l'on sait pouvoir obtenir de telle manière à relativement peu de frais :

Chaque discours confirmait la persuasion et exaltait la passion des auditeurs aussi bien que de celui qui l'avait prononcé. Parmi tant d'hommes échauffés, il y en avait aussi quelques-uns qui gardaient un peu mieux leur sang-froid et qui, à leur grande satisfaction, observaient combien l'eau allait se troublant, qui s'étudiaient à la troubler toujours davantage au moyen de ces raisonnements et de ces nouvelles que les fripons savent composer et que les esprits égarés savent croire, et qui se promettaient bien de pas la laisser s'éclaircir, cette eau, sans y faire un peu de pêche. (Manzoni, vol. 1 : 225)

Si l'on adopte l'« attitude » des « philosophes du XVIII^e siècle » (telle que se l'imagine Bloch), on voit qu'en effet il ne suffit pas de lancer une fausse nouvelle. Encore faut-il savoir à quel moment et vers quel public, le meilleur étant bien entendu celui que ses convictions, ses sympathies ou ses animadversions prédisposent tout particulièrement à devenir le terrain dans lequel celle-ci grandira et s'épanouira, pour le plus grand profit de celui qui la diffuse. Car la fausse nouvelle n'est pas une fin en soi ; elle veut et appelle une suite, elle cherche « une occasion, [...] un prétexte, [...] une impulsion quelconque pour passer des paroles aux faits » (Manzoni 226).

Il est bon d'identifier, d'étudier de telles *impulsions*, nous dit Bloch, qui opposait les deux « attitudes » identifiées ci-dessus, précisément afin de féliciter Albert Dauzat d'avoir adopté la deuxième dans ses travaux, car « il est bon que de temps en temps un sceptique

5 Robert Darnton, « On retrouve tout au long de l'histoire l'équivalent de l'épidémie actuelle de “fake news” », *Le Monde* 20/02/2017.

6 Fray (34). Est-ce cependant bien un paradoxe, plutôt qu'un contre-effet courant ? Nul ouvrage ne contribuait davantage à faire connaître la donation de Constantin que le *Laurentii Vallensius de falso credita et ementita Constantini donatio declamatio* (*Exposé de Laurent Valla sur la donation de Constantin, crue et alléguée sur la base d'un faux*) ; 578 années plus tard, le risque inquiète encore : lorsqu'en octobre 2018 l'Assemblée nationale française adopte une loi sur les *fake news*, il se trouve des spécialistes « dubitatifs sur son efficacité », qui craignent le « risque de voir l'info épinglée davantage médiatisé et relayée du fait de son signalement » (Pinker 194).

viennent nous rappeler qu'il y a eu par le monde des menteurs habiles qui ont réussi à en imposer aux foules » (Bloch 26-28). Pourrait-on même faire de l'*intentionnalité* un critère définitionnel ? C'est ce que propose le critique tricéphale nommé Roy Pinker⁷. L'impulsion doit être *délibérée*, la fausseté, *intentionnelle*, pour que la bête se nomme *fake news* : « les *fake news* sont des informations *délibérément* fausses ou truquées, envoyées pour des motifs idéologiques ou obéissant à des logiques mercantiles, avec l'*intention* d'induire en erreur »⁸. L'infoc apparaîtrait ainsi, en simplifiant légèrement, comme une arme au service de la politique et de la finance, diffusée à travers les médias (quels qu'ils soient et peu importe leur support). Elle n'existe pas dans le vide, n'est pas une simple reprise, avec des aspirations bourgeoises à la respectabilité, des contre-informations absurdistes à fins de divertissement des *tabloids* américains de supermarché, *Globe*, *National Enquirer* et consorts (« Hillary Brain Cancer Drama », « Two Catholic Priests say : Flying Saucers are Real »...). La fausse nouvelle aspire à ne pas être considérée comme telle et doit donc venir d'une vraie autorité, ou du moins d'une source qui se pose explicitement comme telle et revendique sa crédibilité, sa neutralité, sa scientificité – ou au grand minimum, exigeance incontournable : son honnêteté.

C'est avec un sain scepticisme, donc, qu'il conviendra d'analyser quelques échantillons de « cette eau » médiatique où pêchent, ou peut-être nagent, les « menteurs habiles » de Manzoni. La situation se complexifiera de plus rapidement, les eaux se troubleront de plus belle, en raison surtout d'un véritable déluge de l'imprimé au XIX^e siècle. À la suite des progrès techniques de l'imprimerie, il y aura l'explosion de la grande presse, le développement des journaux d'opinion, chacun avec son orientation idéologique marquée, et la naissance des premiers grands groupes d'édition, qui entretiennent des rapports aussi étroits que souvent problématiques avec le pouvoir.

En contrepartie, plus les informations, et le savoir, circulent, plus, pourrait-on croire, se normalise et s'étend la méfiance ressentie face à toute affirmation empreinte d'un quelconque cachet d'autorité. Et surgissent alors les journaux vengeurs dont la raison d'être est de raconter ce que les autres journaux taisent délibérément, mentant par omission. On pourra alors voir un Rochefort qui publie ses pamphlets dans *La Lanterne*, pour éclairer celle du peuple, mélangeant librement indignation justifiée et mauvaise foi⁹. *Indignation* et *mauvaise foi* : serait-ce là d'autres caractéristiques essentielles, outre l'*intentionnalité*, de la bête infoc ? Si Trump est bien l'inventeur du concept même de *fake news*, ne faudrait-il pas regarder le doigt ou le geste accusateur lui-même, plutôt que l'objet qu'il pointe ? Sont-ce les fausses nouvelles elles-mêmes, ou les accusations d'en être, que multiplie la montée des eaux médiatiques ? Aucune nouvelle ne semble en effet être à l'abri d'être dénoncée comme fausse. En 1863, Ernest Renan retrace *La Vie de Jésus* et révèle à un public ébahi que même la « bonne nouvelle » par excellence – L'Évangile, l'annonce que le règne de Dieu est proche – a été transformée avec le passage du temps en infoc par la bureaucratie ecclésiale : « Toutes les professions de foi sont des travestissements de l'idée

7 Roy Pinker est un pseudonyme adopté par trois chercheurs travaillant conjointement. Se référer pour cela au compte rendu de cet ouvrage inclus dans ce même numéro.

8 Pinker 2020 : 192 ; nous soulignons. Le trio ajoute : « [L]a langue anglaise distingue ce qui est *false* (faux au sens d'erroné) de ce qui est *fake* (faux au sens d'imité) » (192). Sans intentionnalité (devrait-on dire sans complot ?), le « *fake* » ne serait ainsi que du « *false* »... Ajoutons toutefois à notre tour que la langue française également distingue ces deux termes, à la différence que les valeurs en sont en quelque sorte inversées : *faux* (qui n'est pas vrai) et *falsifié* (toujours du latin *falsus*, mais cette fois « avec le dessin de tromper »).

9 Pour connaître ce grand opposant au Second Empire, grand diffuseur aussi de *Fake News* lors de l'Affaire Dreyfus, on lira le choix de ses articles proposé par Roget Bellet dans la fameuse collection « Libertés » chez Jean-Jacques Pauvert.

de Jésus » (Renan 446)¹⁰. Suffit-il donc qu'un message soit transcrit pour qu'il soit plus ou moins sciemment déformé ? La question semble légitime et vaut la peine qu'on la pose. Mais pour extrême qu'il puisse paraître, cet exemple alors choquant de scepticisme, qui fit école, éclaire du moins le rapport des nouvelles – vraies ou fausses qu'elles soient – au pouvoir. Le scepticisme se marie d'ailleurs, moins malaisément qu'on ne pourrait le croire, à la crédulité.

Le spectre des interprétations, des revendications et des dénonciations ne cessera dès lors de s'élargir. Le XX^e siècle, riche en informations alternatives, s'ouvre à l'enseignement du « bourrage de crânes » dénoncé lors de la Première guerre mondiale. La quantité vient à la rescousse de la qualité, ou, selon les cas, de son absence. La fausse nouvelle apprend à ne plus se soucier outre mesure de sa vraisemblance, et compte de plus en plus sur une combinaison d'effet de choc et d'effet de répétition (sur sa masse même) pour persuader ; les bombardements de l'artillerie sont précédés par d'autres bombardements, non moins meurtriers, de discours itératifs et standardisés. La raison plie sous leur poids.

L'entre-deux-guerres voit la multiplication exponentielle de la presse et son industrialisation définitive, mais voit aussi éclater nombre de scandales politico-financiers où celle-ci joue un rôle central, et pas toujours le bon. Après le Panama, après l'emprunt Russe, il se trouve des voix autorisées qui traitent les journalistes, en vrac, de « ramassis de maîtres-chanteurs, d'affairistes, de pillards, de spéculateurs, de trafiquants de décorations, de fabricants de fausses nouvelles »¹¹. Qui plus est, ceux-ci – même parmi les maîtres-chanteurs les plus avérés – ne se privent guère de se présenter en moralistes toujours prêts à servir « quelques dures, mais utiles vérités » à l'intention de « vous qui vous croyez un peuple et n'êtes qu'un troupeau, vous qui vous croyez une démocratie et n'êtes qu'une bistrotterie » (Anquetil 342)¹².

Du bourbier de l'information à vendre au plus offrant, on passera avec la Deuxième guerre mondiale aux sommets de la propagande élevée en science, qui fait douter de la possibilité même de l'existence d'une nouvelle qui n'ait pas été abondamment tripatouillée, et où l'infox omniprésent se conjugue avec les sensibilités exacerbées de la censure, instrument idéal pour débarrasser le plancher de la concurrence gênante. Elles semblent alors presque gentillettes, les contestations soixante-huitardes – révolte contre un mensonge social naturalisé ou alors, comme le veut Michel Onfray, « protestation humaniste contre l'antihumanisme capitaliste » (Onfray 193) – s'élevant contre les mystifications médiatiques au service du pouvoir. « Attention : la radio ment ! », prévenaient avec empressement les affiches sauvages collées sur les murs de Paris. Et tout cela avant l'Internet, avant même le Minitel...

Objet protéiforme et transhistorique, la fausse nouvelle ne serait-elle pas au bout du compte le jumeau maléfique de la nouvelle vraie ? La tentation de voir la chose ainsi est forte. L'opposition se résoudrait alors en équivalence, teintée de ce faux manichéisme commun dans les feuillets populaires qui met vertueusement face à face la vérité et le mensonge, mais réserve le beau rôle à ce dernier, tellement plus intéressant, tellement plus

10 Cf. Fray, qui dans sa généalogie déjà évoquée de la fausse nouvelle, citant Paul, *I Corinthiens*, 1.18-25, lequel reconnaissait qu'il y avait là « scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs », ose cette question : « Est-ce que la proclamation par les Chrétiens de la mort en croix et la résurrection du Christ constitue une "fake news" ? » (40)

11 Déclaration de Boris Souvarine dans *L'Humanité* (décembre 1923), citée par Delporte (161).

12 Georges Anquetil, que Léon Daudet (autre pamphlétaire de l'époque ayant un rapport complexe avec la vérité) qualifiait d'« excrément-à-pattes » (Daudet, 110) est directeur du journal *La Rumeur* lors de l'affaire Hanau pendant les « années folles ». Son activité journalistique frénétique s'est exercée aussi comme rédacteur du *Soir*, du *Populaire*, du *Courrier français*, du *Bolcheviste*, du *Soviet*, de la *Rafale* et du *Grand Guignol*. Sur la galaxie des journaux propagateurs de fausses nouvelles de l'époque, le meilleur témoignage est celui offert par le roman *Les Compagnons de l'escopette* de Victor Méric (1930).

fascinant que la banale et prévisible vertu – « les fausses et meschantes sont celles là pour lesquelles plus chantent », disait déjà, comme on l'a vu, des Périers. Car la fausse nouvelle aussi peut exhiber ses vertus, qui sont d'une autre alliance, mais brillent d'autant plus. Le succès doit se mériter ; la diffusion virale n'est pas un droit acquis. La fausse nouvelle est populaire car elle est satisfaisante, et cela pleinement. Elle prétend à la clarté, s'entoure d'une aura de franchise. Elle affirme – hautement – révéler une vérité tue, délibérément cachée ou hypocritement déguisée. Elle certifie sa transparence totale, fait volontiers appel à la sagesse implicite du « sens commun ». Même lorsqu'elle dévoile les complots les plus complexes et abracadabrants, elle se drape dans les oripeaux de la simplicité : c'est elle qui éclaire la réalité d'une lumière vive, arrachant la vérité aux ombres. La fausse nouvelle apporte la certitude, elle apporte la solution. Au doute, rongeur, insatisfaisant, frustrant, elle oppose l'affirmation massive, triomphante, sûre d'elle-même et tranquillisante. La fausse nouvelle est une réponse. Elle est *la* réponse. Car elle est bonne pour toutes les questions. Surtout, la fausse nouvelle opère de par sa nature même un renversement de valeurs, aidé par des modulations savantes « où le "faux" s'enveloppe volontiers dans du "presque vrai" et où tant de propagateurs de "fake news" s'emploient à retourner contre les informations vérifiées le soupçon de la falsification » (Durand 299). Ce qui est blanc est noir et ce qui est noir est blanc. Mais d'où nous vient cette vision d'un monde en négatif photographique ? Et à qui sert-elle, s'il est permis – et cela doit l'être – de se poser la question essentielle de tout enquêteur en face d'un mystère apparemment insoluble ?

S'agit-il même d'un mystère, plutôt que d'un *faux* mystère ? Si l'on adopte derechef l'attitude sceptique des « philosophes du XVIII^e siècle » – que nous nous permettons à notre tour de paraphraser, cela va sans dire – le processus n'a rien de bien énigmatique. La fausse nouvelle est un instrument. Elle ne surgit pas spontanément d'elle-même, n'est pas produite par des forces aveugles, n'est pas le résultat d'un suintement organique, ni une excréation quasiment mécanique dictée par quelque mouvement intestinal souterrain et inarrêtable de la société. Elle est un produit du langage, visant à créer une réalité par la modification de la perception que l'on peut en avoir. Et le langage est un instrument, et tout instrument a des utilisateurs.

Il fut un temps lorsque l'on pouvait encore observer à distance avec un sentiment de supériorité condescendante l'étalement impudique des fausses nouvelles propagées par la *Pravda* soviétique – mot qui signifie, avec un manque de modestie honnêtement rafraîchissant, la *Vérité* – ou se régaler au deuxième degré des interprétations folkloriques de la réalité des rapports internationaux diffusées sur les ondes par les services en langues étrangères de Radio Tirana. La fausse nouvelle comme expérience esthétique, consciente d'elle-même, tant qu'on en profite et qu'on la savoure en dehors de sa sphère exclusive d'influence et protégée de ses effets. Cela tout en sachant qu'il existait en face l'équivalent, un brin moins rébarbatif, avec au moins sa page quotidienne de « comic strips », mais avec une fonction de propagande presque encore plus assumée et explicite car s'adressant principalement à un public étranger, non encore converti : le *Rome Daily American*¹³ et ses épigones variés, plus tard la *Herald Tribune*, visant à faire percoler au-delà du rideau de fer les « idéaux de liberté », baptisés et claironnés comme tels. Liberté représentée très concrètement, dès que le mur de Berlin s'est mis à craquer, par des distributions massives en direction d'Europe de l'Est d'invendus de magazines américains, en quadrichromie sur papier glacé, avec tout plein de belles images de maisonnettes unifamiliales entourées de charmants jardins fleuris, de familles heureuses, de voitures rutilantes, de publicités

13 Sur le sujet de la presse de propagande pendant cette période, on lira l'étude de Carl Bernstein, « The CIA and the Media ». En ligne : http://www.carlberstein.com/magazine_cia_and_media.php (consultée le 16 mars 2021).

alléchantes pour les biens de consommation les plus variés. Dernier coup de pouce pour faire choir l'édifice pourri : le rêve américain comme *fake news* originale, imbattable, à l'effet garanti et éprouvé. À moins que cette nouvelle presque trop belle pour être vraie, qui circulait largement à l'époque, ne soit elle-même une infox... On devrait pouvoir vérifier ; mais cela vaut-il vraiment la peine ? Le monde des fausses nouvelles fonctionne en boucle avec un automatisme assuré : de la nouvelle à la fausse nouvelle, à la fausse-fausse nouvelle (qui n'est cependant plus la nouvelle vraie) et ainsi de suite *ad libitum* – ou en tout cas selon la volonté – et les intérêts – de ceux qui les diffusent. Cela au-delà, parfois, de toute velléité de vérification, et en débordant largement dans le domaine de l'historiographie, où la neutralité est remise en question comme simple artifice rhétorique¹⁴ et les révisionnismes – entendus soit comme correction d'infoc pétrifiées par le temps, soit comme tentatives de diffuser ou rediffuser des *fake news* rétrospectives, opposent les uns aux autres leurs légitimités incompatibles. D'où la tentation très forte de donner raison à Gustave Le Bon quand il affirme « qu'on doit considérer les livres d'histoire comme des ouvrages d'imagination pure. Ce sont des récits fantaisistes de faits mal observés, accompagnés d'explications forgées après coup. Si le passé ne nous avait pas légué ses œuvres littéraires, artistiques et monumentales, nous n'en connaîtrions rien de réel » (Le Bon 32-33). La Littérature est une *fausse nouvelle*, en ce sens qu'elle est vraie, tandis que l'Histoire est une *nouvelle véritable*, puisqu'on l'a falsifiée ainsi.

Se pourrait-il, cependant, que nous nous trompions d'attitude ? D'une part, l'infoc n'est pas un phénomène entièrement naturel. Si la rumeur peut répondre à des besoins psychologiques, de cette psychologie particulière qui n'appartient qu'à la masse – ou à la foule, pour retrouver une dernière fois Le Bon – la fausse nouvelle est essentiellement pratique. Elle recherche un but. On a rappelé avec pertinence, parmi les ancêtres illustres, la place de Fouché, inventeur de la police moderne, dont certains des agents avaient la tâche de diffuser des fausses nouvelles et « étaient appelés par leur ministre de tutelle des "régulateurs de l'opinion" » (Durand 306). D'autre part, l'infoc n'est pas non plus un phénomène entièrement artificiel.

Bloch lui-même, qui félicitait Dauzat de lire les fausses nouvelles (ou les rumeurs, ou les légendes) *comme s'il s'agissait de « fictions adroitement inventées »* (Bloch 26-28), reprochait pourtant quelques pages plus tôt, dans ses mêmes *Réflexions d'un historien [...]*, à Lucien Graux, auteur d'un ouvrage intitulé *Les Fausses Nouvelles de la Grande Guerre*, en sept volumes (1918-1920), de limiter ses recherches aux seules fausses nouvelles imprimées, précisément car leur artificialité – le fait qu'elles soient falsifiées à dessein, en laboratoire en quelque sorte – n'offre qu'une image très limitée d'un phénomène dont la vie est largement indépendante de la participation, du contrôle des journalistes : « la fausse nouvelle de presse a certes son intérêt : mais c'est à condition qu'on reconnaisse ses caractères propres », car elle « représente d'ordinaire quelque chose de fort peu spontané » ; « le plus souvent la fausse nouvelle de presse est simplement un objet fabriqué ; elle est forgée de main d'ouvrier » (22-23). Faudrait-il alors distinguer les fausses nouvelles que l'on retrouve dans les journaux, comme des animaux encagés dans les zoos, et les fausses nouvelles en liberté, qui bondissent dans les savanes d'une sphère à la fois publique et sauvage ? Le trio Pinker, de même, s'intéresse au final à la « viralité » des phénomènes étudiés, avec un renvoi à la pandémie de 2019-..., « qui secoue le monde au moment où nous corrigeons les épreuves de ce livre » (Pinker 15). D'une part, faute

14 Le philosophe espagnol Ortega y Gasset estimait que : « When a reality of human existence has completed its historic course, has been shipwrecked and lies dead, the waves throw it up on the shores of rhetoric, where the corpse remains for a long time. Rhetoric is the cemetery of human realities, or at any rate a Home for the Aged. The reality itself is survived by its name, which, though only a word, is after all at least a word and preserves something of its magic power » (116-7).

d'intentionnalité (faute de complot pour « réguler les opinions », si l'on reprend l'expression de Fouché, d'une transparence admirable), « Le *Gorafi* et [*The*] *Onion* ne diffusent donc pas, au sens strict, des *fake news*, car leur intention n'est pas d'induire en erreur » (193). D'autre part, cependant, les objets médiatiques viraux se signalent par « leur potentiel de décontextualisation », si bien qu'un même « article du *Gorafi* », malgré son origine parodique, « [peut] devenir une *fake news* lorsqu'il est partagé sur les réseaux sociaux » (199-200). Suivant une telle perspective, on oserait presque renverser l'affirmation *supra* : ce serait au contraire l'*effacement* même de l'intentionnalité – « [l]a capacité d'un objet à échapper à son contexte original de production » (200) – qui permet la viralité, en tant que « forme de communication [qui] n'obéit pas à une stratégie » (199) ?

Il conviendrait peut-être de rebaptiser l'attitude « romantique » qu'évoquait Bloch aux lendemains de la Grande Guerre, mais également de la pandémie de 1918 – « tout n'est que spontanéité et qu'inconscient » – pour en faire une perspective épidémiologique, où l'on rapproche les « mécanismes de diffusion épidémiques et médiatiques » (Pinker 15). Un tel rapprochement appelle un retour à Manzoni. Ses célèbres *I promessi sposi* [*Les fiancés*] évoquent les profiteurs des émeutes du pain milanaïses, mais peut-être surtout se closent par l'irruption brusque et violente, qui interrompt le récit deux chapitres entiers durant, de l'épidémie de peste qui atteint Milan en 1629. Rappelons que dans un premier temps, cette épidémie, *on n'y croit pas* : « celui qui prononçait le nom de peste était accueilli par des sarcasmes, par des rires d'incrédulité, par du mépris, voire même par de la colère » (Manzoni 200). La rareté des premiers cas, dans un premier temps, « confirmait toujours davantage la population dans cette stupide et fatale croyance qu'il n'y avait point de peste, qu'il n'y en avait jamais eu » (203). On vocifère contre « ceux qui voulaient par force qu'il y eût la peste », « pour donner de la besogne aux médecins » (205). « Cet entêtement à nier l'existence de la peste », cependant, « allait naturellement en s'affaiblissant et en s'effaçant de jour en jour [...], à mesure que le mal augmentait, et qu'il se propageait (il eût fallu vouloir fermer les yeux pour ne pas le voir) » (208). Néanmoins, l'évidence de la peste – l'évidence d'une épidémie virale – bien au contraire de tuer les rumeurs, les réoriente, pour mieux les pousser à un paroxysme, et le narrateur (qui a lui-même succombé à la foudroyante épidémie digressive, ayant perdu de vue ses propres personnages) devient enquêteur (ou premier Marc Bloch) :

J'ai pensé qu'il n'était pas hors de propos de réunir et de rapporter, comme étant en grande partie peu connues et en partie complètement ignorées, toutes ces particularités d'un célèbre délire; car, dans les erreurs, et surtout dans les erreurs d'une nombreuse multitude, il me semble que ce qu'il y a de plus intéressant et de plus utile à étudier, c'est précisément la marche qu'elles ont suivie, les formes qu'elles ont revêtues, la manière dont elles ont pu entrer dans les esprits et finir par les dominer. (Manzoni, vol. 2 : 212)

Le chapitre suivant est presque entièrement consacré non pas à l'histoire – le récit des vrais événements de 1629-1631 – mais à son envers : le récit des mensonges. Une fausseté en particulier : l'existence, le complot des *untori*, qu'on accuse de répandre la peste, à l'aide d'onguents ou de poudres, sur les portes et poignées de la ville, sur les bancs d'église, etc. C'est alors au tour de la rumeur ou théorie complotiste de se répandre comme la peste : le « vocable [*untore*] fut bientôt dans toutes les bouches », et devient « dans toutes les imaginations », « quelque chose de solennel, de terrible » (218). On reconnaîtrait là, de la fausse nouvelle (mais donc également de la maladie), « cette plénitude magnifique que seules peuvent lui donner une longue durée et des bouches innombrables » (Bloch 16). Le « danger idéal », qui « assiégeait et torturait les esprits bien autrement que le danger réel et présent », se répand avec l'incontrôlable ténacité d'un bacille réel, « car lorsqu'une opinion

parvient à s'enraciner et à dominer d'une manière générale et prolongée, elle s'exprime de toutes les manières, tente toutes les issues, parcourt tous les degrés de la persuasion » (Manzoni 229-230). Il se trouve bien quelques individus (quelques « hommes instruits ») pour ridiculiser cette *peste idéale*, mais l'infection atteint bientôt les ganglions lymphatiques – dans notre analogie, *les médias* – et alors tout est perdu : l'histoire d'un homme, à qui l'on avait promis de grands coffres pleins d'argent, pourvu qu'il acceptât de « pratiquer des contions [d'onguent] par la ville », « fit le tour de toute l'Italie et se répandit même au dehors. En Allemagne, on en fit une gravure » (231). L'infection gagne le corps (social) entier :

Dans les hallucinations du vulgaire illettré, les érudits prenaient ce qui pouvait s'accommoder à leurs idées, à leurs théories ; dans les hallucinations des érudits, le vulgaire prenait ce qu'il pouvait en comprendre, et se l'assimilait comme il pouvait ; et toutes ces insanités partielles formaient, en s'additionnant, en se multipliant les unes par les autres, un total monstrueux, révoltant, d'universelle démence. (232)¹⁵

L'exposé digressif de Manzoni se termine d'ailleurs non pas par l'énumération d'autres épidémies historiques de la peste, mais par celle d'autres épisodes de folie collective au cours desquels « furent jugés et condamnés à des supplices presque toujours les plus atroces, ici quelques-uns, là de très-nombreux infortunés comme coupable d'avoir propagé la peste à l'aide de poudres ou d'onguents ou de maléfices ou de tous ces moyens à la fois » : Genève en 1530, en 1545, en 1574, Casal de Montferrat en 1536, Padoue en 1555, Turin en 1599 et 1630, Palerme en 1526 (235).

Bref, la circulation des fausses nouvelles, comme celle de la peste, est avant tout une entreprise collective. Un pestiféré ne suffit pas à faire une pandémie, ni un faussaire une infox. Est-il besoin, est-il même possible, d'identifier le patient zéro d'une épidémie, qu'elle soit *réelle* ou *idéale* ? Où, comment naquirent les *untori* ? « Soit que ce fût un désir coupable de provoquer une frayeur plus universelle et plus bruyante, soit que ce fût dans le dessin plus criminel encore d'augmenter le trouble, la confusion générale, soit que ce fût pour tout autre motif », l'important est que « la chose [soit] attestée » (211). C'est là le danger, ou du moins la difficulté méthodologique, lié au critère d'intentionnalité que propose le trio Pinker à leur définition de *fake news*. L'exemple qu'ils donnent sitôt avant cette définition – une *fake news*, diffusée en 1933, selon laquelle Édouard Henriot, du Parti radical, aurait été nommé colonel de l'Armée rouge – est à la fois convaincant et extraordinaire, puisque la nature de la bête est démontrée par une confession de l'instigateur même, le « polémiste idéologue » Antoine Cousteau, dans un article imprimé en 1942 : « Comment j'ai nommé Henriot colonel de l'Armée rouge » (*Je suis Partout*, 24 janv. ; Pinker 2020 : 189-192). Rares pourtant sont de telles confessions. L'intentionnalité

15 Albert Camus, de même, accompagne son épidémie de peste d'une épidémie de fausses nouvelles d'un autre genre : les fausses nouvelles de l'avenir, c'est-à-dire les prophéties, dont les citoyens confinés d'Oran font « un usage immodéré », et qui bientôt gagnent les médias imprimés. Camus en profite pour signaler que les journalistes sont très doués pour inventer, au besoin, ces prophéties : « On se passait ainsi, de la main à la main, diverses prophéties dues à des mages ou à des saints de l'Église catholique. Des imprimeurs de la ville virent très vite le parti qu'ils pouvaient tirer de cet engouement et diffusèrent à de nombreux exemplaires les textes qui circulaient. S'apercevant que la curiosité du public était insatiable, ils firent entreprendre des recherches, dans les bibliothèques municipales, sur tous les témoignages de ce genre que la petite histoire pouvait fournir et ils les répandirent dans la ville. Lorsque l'histoire elle-même fut à court de prophéties, on en commanda à des journalistes qui, sur ce point au moins, se montrèrent aussi compétents que leurs modèles des siècles passés » (Camus, 201).

est un critère juridique notoirement difficile à établir¹⁶. Au tribunal de l'Histoire, faudrait-il disculper la donation de Constantin, et la plupart des exemples ci-dessus, d'être *fake news*, faute d'un aveu public, à l'écrit, des faussaires eux-mêmes ? L'acte fut peut-être délibéré (c'est ce que suggère le narrateur des *Fiancés* : « il nous semblerait moins raisonnable de l'attribuer à un rêve d'imaginations malades qu'au fait d'une perversité »¹⁷), ou peut-être pas, mais certainement répété, et rapidement incontrôlé. Le trio Pinker parvient au bout du compte au même constat, puisque leur conclusion s'intitule « Éléments d'une théorie de la viralité » (197-205).

Or quoi de mieux, ou qui de mieux, pour décrire un phénomène collectif (ou viral) qu'un collectif de chercheurs ? Nous n'avons pas imposé de définitions aux auteurs de ces articles, ni de *fake news*, ni d'infoc, ni même de « *nouvelles faulses* ». Chacun, au demeurant, est spécialiste de la période étudiée, plutôt que de la nôtre. Les contributions au présent numéro, bien ancrées dans le passé, explorent toutes les mariages contre-nature de franchise exhibée et de mensonge fondamental, ou encore de créativité individuelle et de répétitions collectives (est-ce plutôt l'inverse : répétitions individuelles, créativité collective ?). La contribution de Vincent Masse se consacre au monde des imprimés occasionnels des XVI^e-XVII^e siècles, et plus précisément aux annonces diffusées en Europe, de la conversion (parfois véritable, souvent inventée) de grands monarques d'Asie – des nouvelles quelquefois falsifiées, fréquemment recyclées. Martial Martin compare les libelles diffamatoires de cette même période à nos *fake news* contemporaines, avec lesquelles ils partagent d'intéressantes caractéristiques ; un tel rapprochement – prudent, détaillé, comme il se doit – illumine la richesse et la complexité du phénomène médiatique d'alors, tout en permettant d'en mieux délimiter les contours à notre époque. Jean-Luc Buard dévoile enfin ici la vérité vraie au sujet d'un cas proverbial de fausse nouvelle, qui est même rentré dans la langue : le serpent de mer du *Constitutionnel*. Il s'agit de plus d'un splendide exemple de la nature étagée du phénomène, puisque Buard démontre que la fausse nouvelle que le *Constitutionnel* aurait imprimé une fausse nouvelle – un « supercanard » ! – est elle-même une fausse nouvelle. Pierre-Olivier Bouchard analyse les points d'intersection de la fausse nouvelle et de la fiction assumée comme telle dans la presse française du début du siècle à travers l'exemple du roman-enquête *Le Voleur d'enfants*, paru en feuilleton dans *Le Matin*. Vittorio Frigerio retrace les tentatives des écrivains anarchistes de lutter contre le « bourrage de crânes » en dénonçant les hypocrisies de la presse bourgeoise et en proposant une nouvelle critique du langage. Scott Shinabargar disserte de l'imposture en poésie à travers le cas de Max Jacob. Ronan Richard redécouvre l'épidémie d'espionnite qui sévit dans l'ouest de la France pendant la Première guerre mondiale et les formes qu'elle a prises pour se manifester. Enfin, Luke Warde se penche sur l'exemple de Céline, clown tragique du mensonge érigé en système esthétique. S'il ne

16 Notons que la première loi sur la liberté de la presse, passée le 29 juillet 1881, sous la Troisième République, spécifie à son Article 27 : « La publication, la diffusion ou la reproduction, par quelque moyen que ce soit, de nouvelles fausses, de pièces fabriquées, falsifiées ou mensongèrement attribuées à des tiers lorsque, faite de mauvaise foi, elle aura troublé la paix publique, ou aura été susceptible de la troubler, sera punie d'une amende de 45 000 euros ». Venant remplacer la censure préalable, cette loi est considérée comme un vaste progrès. Cela du moins si on met la sourdine sur le fait qu'elle vient à la suite de la Commune de Paris, et que le paragraphe suivant spécifie : « Les mêmes faits seront punis de 135 000 euros d'amende, lorsque la publication, la diffusion ou la reproduction faite de mauvaise foi sera de nature à ébranler la discipline ou le moral des armées ou à entraver l'effort de guerre de la Nation ». Toutes les libertés de parole ne sont pas bonnes à prendre, et les nouvelles risquent d'être rapidement taxées de fausses lorsqu'elles critiquent l'armée, ce fait seul certifiant de la « mauvaise foi » de leur auteur. (<https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000000877119/>)

17 Manzoni ajoute que cette perversité n'est « nullement nouvelle, du reste, dans les cerveaux humains, ni dépourvue malheureusement d'effets semblables, n'importe en quel lieu et, pour ainsi dire, n'importe en quel temps. » (211)

s'agit ici que de quelques percées dans un domaine dont – on l'aura compris – l'étendue est pratiquement équivalente à l'histoire de l'imprimé, voire des médias tout court, il est notre espoir qu'elles sauront aider à mieux cerner les enjeux d'une question dont la pertinence demeure de nos jours – même après la disparition (provisoire ?) du champ politique de son héraut le plus bruyant – d'une actualité indéniable.

Dalhousie University

OUVRAGES CITÉS

- Anquetil, Georges. *Satan conduit le bal. Roman pamphlétaire & philosophique des mœurs du temps*. Paris : Éditions Georges Anquetil, 1925.
- Bloch, Marc. *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*. Paris : Allia, 2007 [1921].
- Camus, Albert. *La Peste*. Paris : Gallimard, 1994 [1947].
- Daudet, Léon. *Le Palais de police. Les effondrements sociaux*. Paris : Éditions du Capitole, 1931.
- des Périers, Bonaventure (& Félix Frank, éd.). *Le Cymbalum mundi. Texte de l'édition princeps de 1537*, Paris : Alphonse Lemerre, 1873.
- . *La Prognostication des prognostications, non seulement de ceste presente année M.D.XXXVII. Mais aussi des aultres à venir, voire de toutes celles qui sont passées, Composée par Maistre Sarcomoros, natif de Tartarie, & Secretaire du tresillustre & trespuissant Roy de Cathai, serf de Vertus*. S.l. : s.n., 1537.
- Delporte, Christian. « Les journalistes dans l'entre-deux-guerres : Une identité en crise ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Jul. - Sep., 1995, No. 47 (Jul. - Sep., 1995), pp. 158-175.
- Durand, Pascal. *Médiamorphoses. Presse, littérature et médias, culture médiatique et communication*. Deuxième édition revue et complétée. Liège : Presses Universitaires de Liège, 2020.
- Fray, Jean-Luc, « Bruits, rumeurs et fausses nouvelles à l'époque médiévale. Une esquisse méthodologique et historiographique (espace "français" et comparaisons européennes », dans Bourdin, Philippe & Stéphane Le Bras (dir.). *Les Fausses Nouvelles. Un millénaire de bruits et de rumeurs dans l'espace public français*, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2018, pp. 29-45.
- Henri Rochefort. *La Lanterne*. Présentation et notes par Roger Bellet. Paris : Jean-Jacques Pauvert, collection « Libertés », 1966.
- Manzoni, Alessandro. *Les Fiancés*. Paris : Hachette, 1914, 2 vol. (traduction de Giovanni Martinelli).
- Méric, Victor. *Les Compagnons de l'escopette. Roman de sac et de corde*. Paris : Éditions de l'Épi, 1930.
- Onfray, Michel. *L'autre pensée 68. Contre-histoire de la philosophie II*. Paris : Grasset, 2018.
- Ortega y Gasset, José. *The Revolt of the Masses*. Norton & Co. New York, 1957.
- Pinker, Roy. *Fake News et viralité avant Internet*. Paris : CNRS Éditions, 2020.
- Peach, T. « Bonaventure des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537). Texte et notes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. LII, no 1, 1990, pp. 109-121.
- Renan, Ernest. *Vie de Jésus*. Paris : Michel Lévy, 1863.
- Véron, Pierre. *En 1900*, Paris : Calmann Lévy, 1878.